

POUR UN LACRY- MAL COLLECTIVISTE

Une lumière contrastée par un ciel trop clair, trop net. Un vent sec faisant battre sans tendresse un drapé noir à la dentelle grossière sur des joues déformées par des cris de lamentation. Je regarde les yeux et je cherche les larmes, à travers mon écran. Je regarde les yeux et les joues plissées, j'écoute les chants qui sonnent comme des cris. Je me gratte le cou à la vision de cette scène aux pleurs arides. J'ai comme du sel dans la bouche, malgré tout. Est-ce qu'elles simulent leur peine ou est-ce que leur tristesse est authentique?

L'image mentale que je me dessine lorsqu'on évoque, ou du moins évoquait jusque-là, *les pleureuses*, ressemble vraiment à un vieux film italien en noir et blanc. Pourtant cette larmoyante profession a existé de manière étendue historiquement, géographiquement et culturellement, et elle existe d'ailleurs encore. Et si dans l'Égypte ancienne cette position a pu être tenue par des figures de choix telles que les non-moins-que déesses Isis, Neyphtys, Neith et Serket, que l'on a retrouvées dans des représentations de l'exercice, l'activité n'a pas semblé, globalement, créer de débouché incroyable, du moins en Europe.

Sur le vieux continent ou en Amérique du Nord, où des pleureuses ont été sollicitées à maints endroits et pendant des centaines d'années jusqu'à aujourd'hui, personne n'a percé dans le domaine de la chiale. Pas de Madonna ou de Mylène Farmer ou de Sainte Vierge du spectacle lacrymal (malgré une télé-réalité *Best Funeral Ever* diffusée aux USA en 2013); seulement beaucoup de femmes¹, surtout, dont on ne sait rien, dont on n'a pas parlé plus que cela, des femmes, des personnes interchangeables dont les visages se seront tordus sous les simulées lamentations pour valoriser une dernière fois l'image, humidifier la mémoire d'unh défunt ou d'unh

autre². En Suisse, à Romont, la pratique est devenue une tradition sous forme de procession commémorant la Passion du Christ chaque Vendredi saint à 15h. (Remarquez, on ne connaît pas tellement non plus de stars de la prostitution³, et c'est également un métier très ancien, fortement exercé par les femmes et les personnes sexisées dans lequel on ne revoit pas forcément les clients, on apporte du réconfort et de la valorisation, on utilise des mouchoirs, et peut-être même, parfois, on simule.)

Le métier de pleureuse n'est cependant pas l'apanage des seules femmes, d'autant moins à notre époque où bon nombre d'hommes le pratiquent également, notamment en Chine ou à Taiwan, en Irlande ou en Afrique de l'Est. En Chine par exemple, il est coutume d'engager un ou deux pleureux professionnels, valorisés, qui réciteront des textes, chanteront des chansons, ramperont, se lamenteront ostensiblement devant l'assemblée réunie pour dire au revoir à la personne défunte. Au Ghana, les pleureuses travaillent aussi souvent en groupe, pouvant se déplacer de ville en ville et de village en village pour aller honorer ceux qui sont partihs. Au Royaume-Uni, la société *Rent A Mourner* a permis au début des années 2000 d'engager des actrices

pour jouer un rôle lors d'un enterrement, que ce soit un oncle ou une cousine éloignée. Les personnes engagées pour ce deuil professionnel devaient pouvoir interagir avec les invités sans révéler leur véritable identité.

«*Some people don't know how to cry.*»⁴

Parfois moi aussi j'aimerais pouvoir faire appel à un service de location de pleureuses. Mais pas à l'occasion de la mort clinique de quelqu'un. Non. Pour toutes les fois où je n'ai pas réussi à honorer une situation ou un sentiment de mes larmes. J'ai traversé quelques déserts en termes de pleurs – de longues longues périodes sans parvenir même à sangloter. Sauf devant des films parfois, à la fin, au moment du générique, quand la musique est à l'apothéose de sa capacité émotionnelle, quand c'est trop tard pour en profiter, comme un consommateur qui s'est fait avoir, ému sans même savoir pourquoi, presque avec l'impression d'avoir été dupé.

Pleurer cela fait souvent mal, parfois c'est un peu gênant, mais ne pas réussir à pleurer du tout c'est à vrai dire carrément flippant, et cela prive de toute la potentielle lucidité et du relâchement que ce réflexe peut apporter. Pourquoi ne savais-je plus pleurer ? S'il existe des pleureuses professionnelles, peut-on alors être pleureuse amatrice, débutante, retraitée ?

Je me demande à présent où je me situe sur l'échelle de perfectionnement du pleur. Est-ce que le bon pleur se mesure au taux de larmes, à la quantité de liquide, au nombre de hoquets, aux plus belles grimaces, à la rougeur qui se crée autour des paupières et de la bouche, au taux de salinité des larmes, aux plus belles lamentations verbalisées, à la poésie des mots tristes qui accompagnent les sanglots, aux marques d'étreinte laissées sur l'oreiller ? Comment sait-on si on fait juste ? Je n'ai pas trouvé d'informations sur la formation.

Est-ce parce qu'on vit dans une société capitaliste productiviste et patriarcale, et que les émotions négatives exprimées librement sont supposées être honteuses ou néfastes ou réservées aux *hystériques*, que cette profession n'a pas eu la cote, et que les personnes continuent globalement de se cacher pour pleurer⁵ ? *Mystère et boule de gomme*.

C'est vrai que je me suis déjà demandé plusieurs fois si cela faisait partie de mes côtés masculins de pas vouloir chialer devant les gens, si c'était une des parts sombres de mon spectre mutable et changeant. En même temps, j'ai souvent eu le fantasme étrange de m'inviter à des enterrements juste pour le plaisir de pleurer en groupe. La plupart du temps, on pleure seul, et je trouve cela souvent un peu traumatisant comme expérience.

Parfois je rêve de pouvoir pleurer accroupi à poil dans une baignoire, de pleurer tout ce que je sens qu'il faudrait que je pleure, et que cela remplisse la baignoire, et ce serait comme l'eau de la mer, tout salé, et c'est les hoquets du chagrin qui feraient les vagues, et puis je

pourrais inviter qui je veux à venir se baigner avec moi là-dedans. On pourrait s'y mettre à plusieurs et faire une belle piscine de larmes, écolo et communautaire.

Oui, j'avoue pendant un moment avoir trouvé l'idée du deuil et du pleur professionnel simplement géniale, *ma carrière de rêve, enfin*, mais évidemment après deux minutes de réflexion la raison me reprend : pas question de privatiser ou de monétiser là-dessus aussi...

Ce qui m'intéresse cependant dans l'idée de ces pleurs délégués et groupés, c'est la possible collectivisation des pleurs. Non pas que je pense que l'on puisse ou doive se déposséder de nos émotions, mais quitte à parler d'empathie voire de surempathie à tout-va, pourrait-on vraiment considérer la charge chagrinale comme une charge collective ? Pourrait-on imaginer qu'une collectivisation normalisée des pleurs déculpabilise de l'incapacité qu'une peine peut provoquer, aplatisse les différences de traitement des émotions entre les genres ou les classes sociales, permette de guérir son cœur plus vite, engage un partage d'expériences et de connaissances d'un nouveau genre qui redéfinirait même la notion de pleurs, de chagrin, de recueillement ?

Bien qu'il ne faille pas confondre tristesse et dépression, ni non plus nier les causes biologiques ou génétiques individuelles qui peuvent mener à celles-ci, il me semble fort curieux de ne pas considérer les causes dites systémiques comme potentiel premier vecteur de mal-être général. Admettre et accepter qu'une souffrance psychologique puisse être, momentanément ou pas, incapacitante, c'est aussi une manière de tirer un bon doigt d'honneur aux biais sexistes et productivistes de nos sociétés. Une considération groupée des chagrins et des fatigues entre amis, collègues, camarades, voisinage ou groupe social pourrait peut-être mener à dépathologiser et désindividualiser les troubles psy comme la dépression. Et à renverser le système pour en traiter les causes systémiques plutôt que de surmédicaliser les gens afin de leur permettre de continuer à consommer et produire, aussi. Car oui, ce qui est embêtant pour le capitalisme avec les tristes et les fatigués, c'est qu'ils ne travaillent pas bien. Il faut même donner un petit congé aux endeuillés. Heureusement qu'on peut leur faire payer cher pour les enterrements ou les médicaments ou les thérapies non remboursées jusque-là par l'assurance de base (scandale).

Parce que le coût d'un enterrement, c'est : cher. Et qu'on enterre ou incinère, prendre un cercueil n'est pas une option, et si la riche bourgeoisie peut toujours bien se moucher dans des mouchoirs en soie, pour d'autres les frais liés au décès d'un proche sont un poids énorme, une angoisse inadmissible à gérer en plus d'un moment déjà difficile. Et c'est bien souvent là où l'on naît qui déterminera dans quel standing de cercueil nous *reposerons en paix*. Alors, à parler d'enterrements, de collectivisme et de classes, je ne vois pas comment passer à côté de la mention d'une évidence : il serait également plus que temps d'abolir l'héritage. La transmission des fortunes par l'héritage empêche significativement de fait toute

mise en place d'un idéal social égalitaire. Allez, c'est le moment de citer Mikhaïl Bakounine, un des penseureuses connus de l'anarchisme: « *Tant que ce droit existera la différence héréditaire des classes, des positions, des fortunes, l'inégalité sociale en un mot et le privilège subsisteront sinon en droit, du moins en fait.* »⁶ En effet, en France par exemple, la part de la fortune héritée représente près de 60 % du patrimoine total⁷. Un très petit pourcentage de personnes peuvent accéder à tout sans effort et continuer de profiter de plus de richesses que toutes les travailleureux confondues. Les riches agrippés à leurs mouchoirs brodés et leurs privilèges, les précaires n'auront parfois même plus le temps de pleurer. Plus forte que la mort et le chagrin, la propriété?

Je crois qu'en signe protestataire, je souhaite dépriver mes larmes, oser le tout pour le tout, proposer des vides-cryings où on échange nos vieux ouin-ouins que l'on a plus envie de sangloter (trop hâte des vides-cryings pour les cishet qui ne peuvent plus rien dire), parfaire nos techniques, aller à des enterrements d'inconnus pour compatir gratuitement, assumer d'avoir l'air moche ensemble avec des croûtes de sel aux coins des yeux, développer des supères techniques de construction de cercueils *sustainables*⁸ et pas chers, se faire des gros câlins et se redonner des forces.

Et puis n'oublions pas que le rire aussi, ça fait pleurer. Sauf que les larmes sont sucrées.

Al S. Gutierrez

Illustration: Julie Wuhrmann

1 *Femmes* est utilisé dans cet article comme se référant à un groupe social, les personnes considérées comme femmes.

2 Les h présents en terminaison de certains mots dans ce texte sont là pour signifier une terminaison inclusive, un peu à la manière du x plus connu. Ce choix de marquage de l'inclusif par un h, que l'on peut sonoriser ou non, dérive de l'écriture non genrée que je propose dans mon roman court *Les Humides*, écrit dans le cadre de mon mémoire de master en arts visuels en 2022.

3 J'utilise ce terme dans son usage le plus courant pour désigner spécifiquement le sexe tarifé en rencontre privée, à l'exclusion des autres métiers du spectre du travail sexuel.

4 DOKLI Ami dans *Mourning my father*. The Comb. BBC. 2022.

5 Cette généralisation concerne principalement nos sociétés occidentales contemporaines.

6 BAKOUNINE Mikhaïl. *A propos du droit d'héritage*, extrait du Catéchisme révolutionnaire. 1865.

7 DHERBECOURT Clément, FACK Gabrielle, LANDAIS Camille & STANTCHEVA Stefanie. *Repenser l'héritage*, dans *Notes du conseil d'analyse économique*. vol. 69. 2021.

8 Anglicisme signifiant qu'une chose ou action n'est pas néfaste pour l'environnement sur le long terme.